

# La conscience orthodoxe et la pensée pragmatique

(Entretien avec le Professeur Jean-Claude Polet\*  
et réalisée par Tudor Petcu\*\*)

*Avant d'aborder les différentes questions, il me paraît nécessaire de vous donner, en quelques points, certaines des positions de base qui vont fonder mes réponses, sachant qu'il s'agit ici de se placer du point de vue de la compatibilité entre les spécificités du christianisme et l'ordre établi du monde moderne.*

1. Le christianisme n'est ni *essentiellement*, ni *d'abord* une religion.

a. *Essentiellement*, il a renversé l'ordre du religieux, des catégories, des hiérarchies et des discriminations que cet ordre, fondateur de tous les autres, avait mises en place. Mieux que de les renverser, il les a inversées. La pyramide, désormais, repose sur la pointe, le Christ-Dieu serviteur, descendu aux Enfers pour ressusciter et fonder, avec l'humanité et pour le monde entier, un nouvel ordre, celui d'un amour ontologique, non circonstanciel, où chacun fait en soi, intérieurement de manière absolue et extérieurement autant que possible, toute la place à l'autre. Folie pour les Juifs, scandale pour les Grecs, c'est-à-dire, paradigmatiquement, pour toutes les espèces de religions et de sagesse de fondement transcendant, spéculatif et métaphysique, et de logique déductive. Les Juifs, les plus religieux des hommes, ne s'y sont pas trompés, qui, en crucifiant le Christ, ont entendu rétablir l'ordre sacré et remettre l'homme et Dieu à leur place. Et l'Histoire, les sociétés, les royaumes, les empires et toutes les cohérences d'ordre inhérentes à la nature humaine et à la condition terrestre des hommes n'ont jamais fait, fatalement, autre chose, plus, ou moins. Le compromis historique le plus abouti, entre la Norme religieuse et l'évangile fut réalisé, avec plus ou moins de succès, et souvent très laborieusement, au cours des deux premiers millénaires de l'ère chrétienne dans ce qu'il est convenu d'appeler la *chrétienté*, c'est-à-dire ce qui, plus ou moins sécularisé, demeure aux fondements de ce qu'on appelle aujourd'hui la civilisation occidentale<sup>1</sup>. La *chrétienté* a investi l'autorité et du pouvoir et de l'obligation de servir, à

---

\* Jean-Claude Polet est professeur de littérature aux facultés de philosophie et lettres à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve (Belgique) et aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur. Aussi, il est Secrétaire de l'Association Saint-Silouane l'Athonite.

\*\* Tudor Petcu est doctorand de la Faculté de Philosophie de l'Université de Bucarest, il a écrit beaucoup d'articles dans des différentes revues et journaux et il a aussi publié d'interviews avec nombreux acteurs de la vie intellectuelle française et roumaine.

<sup>1</sup> L'amalgame que font les islamistes entre christianisme et civilisation occidentale moderne, désacralisée et sécularisée, montre bien que, vu de l'extérieur, cette association, voire cette assimilation est, pour eux, "naturelle", voire "évidente".

l'imitation du Christ, sans renoncer à la nécessité de sévir, ainsi que l'impose l'ordre et ses lois.

b. *D'abord*, donc, les chrétiens sont apparus comme des dissidents du judaïsme, fauteurs de troubles et donc répréhensibles comme tels, mais susceptibles aussi, et dangereux dans cette mesure, de rassembler, par leur évangile, tout homme et toute femme, de quelque condition raciale, politique, sociale, économique et culturelle qu'ils soient, dans une solidarité et une fraternité sans frontières. Cet horizon anthropologique, considéré longtemps comme perturbateur, a été jusqu'à convaincre finalement les rassembleurs de peuples, qui ont fondé, sur ce nouvel idéal d'harmonie sociale et politique, une nouvelle conscience universelle, bientôt transformée, en passant de Constantin à Théodose, en religion d'Etat. Cette nouvelle religion prétendit pouvoir concilier les nécessités absolues de l'ordre, ses articulations hiérarchiques et mécaniques, avec la recherche, tout intérieure aux consciences, de la sainteté, cet état de l'être personnel de l'homme pénétré par l'énergie que le Christ a répandue par son Esprit. Ce compromis historique, celui de la *chrétienté*, sous forme d'empires, de royaumes ou d'Etats chrétiens, a duré et s'est maintenu, vaille que vaille, ici et là, jusqu'à la fin du deuxième millénaire de l'ère chrétienne, non sans subir, à l'extérieur comme à l'intérieur, de violentes attaques, de cruelles défaites, d'heureuses rémissions, de tragiques démissions, de médiocres corruptions et, finalement, au terme de quelques révolutions, une progressive transformation qu'il est convenu, aujourd'hui, d'appeler l'humanisme démocratique.

2. Cet humanisme, officiellement post-chrétien, réalise un nouveau compromis historique entre la sacralité de l'*Ordre* et la « liberté des enfants de Dieu », et cela selon de nouveaux points d'appui et de nouveaux équilibres<sup>2</sup>. En politique, cet humanisme a repris au christianisme son idéal de non-discrimination anthropologique et a fondé le pouvoir, en défiance de toute transcendance *ex machina*, sur la loi du Nombre (le suffrage universel), la délégation représentative (le régime parlementaire, idéalement républicain) et l'accord majoritaire de représentants (les gouvernements) qui ont, en raison de l'absolu théorique de la souveraineté populaire, la confiance de tous. L'intériorité de la conscience, tout intime, est devenue, dans ce nouvel ordre, libre de toute appartenances à quelque religion instituée que ce soit. Les religions, tolérées, n'y sont rien de plus que le résultat de la liberté d'association et reconnues comme telles. La « liberté des enfants de Dieu » y est devenue « liberté de la conscience individuelle ». Pareil humanisme entendra préconiser l'abandon de toute référence religieuse, estimant que l'ensemble des valeurs démocratiques suffit à

<sup>2</sup> Inutile de dire que ce « nouveau compromis » n'évite, pas plus que le précédent, les violences et qu'il est, lui aussi, bancal.

l'harmonie du vivre ensemble<sup>3</sup>. Dans le cadre d'un tel humanisme, l'existence des religions, quel qu'en soit le nombre, ne saurait être que tolérée, car les religions, qui sont, historiquement, à l'origine même de tous les ordres possibles, représentent, en soi, une concurrence permanente de la légitimité de l'Ordre abstrait, mobile, de l'Etat humaniste et de l'anthropologie qu'il implique, une anthropologie d'ailleurs variable, aussi instable que la majorité politique et sociale. Car l'Ordre, tout aussi abstrait que le concept d'Etat, est, dans cette logique, régulièrement remis en question, avec ses normes et ses valeurs, par les élections, et se trouve donc, désacralisé, tributaire, lui aussi, de la logique du Nombre et de la primauté de la majorité.

3. Parallèlement à cette progressive instauration de l'humanisme « moderne », la souveraineté absolue de la loi du Nombre s'est progressivement installée dans l'ordre économique et commercial, puis, progressivement, social, selon ses modalités propres : pour l'activité économique, la rentabilité à tout prix, culminant dans l'industrialisation et les performances technologiques ; pour le dynamisme commercial, la performance du marché, culminant dans la Bourse et les marchés financiers ; pour la société, le plein emploi de tous, tout au long de la vie. Plus que jamais dans pareille dominance de l'ordre économique, l'origine comme la fin de l'activité économique et de son dynamisme se sont finalement dévoilées et on a reconnu, avec crainte, tremblement et contestation, la finance comme instance souveraine de l'ordre économique, commercial, social et, ainsi, politique. La finance, décidément, gouvernera de plus en plus visiblement l'ordre économique et social « moderne » et, ainsi, aussi, fût-ce discrètement et indirectement, l'ordre politique<sup>4</sup>.

4. Désormais immanents l'un et l'autre à la transcendance financière, soumis, par la théorie démocratique, au partage des responsabilités, des échecs et des succès, l'ordre politique et l'ordre économique se sont peu à peu trouvés en concurrence, condamnés à choisir entre coopération et compétition. Dans ce coude-à-coude, le politique, investi du symbolique de la condition humaine et de l'absolu de la liberté individuelle, céda de plus en plus de terrain à l'économique, où s'obtenait, en plus du bien-être dans la vie, — la santé sans pauvreté —, l'accès individuel au pouvoir souverain de la

---

<sup>3</sup> L'humanisme matérialiste que les régimes communistes ont préconisé n'a pas, théoriquement du moins, envisagé les choses autrement, même si, en pratique, ils ont été plus que jamais exclusivement fanatiques de leur religion de l'Ordre, un Ordre partisan allant jusqu'à exclure et supprimer tout exercice et toute expression de la liberté personnelle, y compris la liberté d'association.

<sup>4</sup> Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'Argent (Luc 16,13). En renonçant au service du premier, l'histoire ne pouvait qu'aller dans le sens de la dépendance à l'égard du second.

finance, par l'épargne et l'investissement. L'équilibre relatif du politique et de l'économique a ainsi penché, de plus en plus, du côté de l'économique. On a ainsi vu les positions politiques et les programmes de partis concurrencés par les positions sur les marchés financiers et par les situations économiques des Etats. De plus en plus, s'est produite la fusion du politique, de l'idéologique et de l'économique, d'une part, et, d'autre part, l'absorption de plus en plus grande de l'économique par le financier<sup>5</sup>. A la mondialisation du politique et de l'idéologique (les normes démocratiques et leurs déclinaisons juridiques) a répondu la mondialisation de l'économique et du financier (les monnaies de référence et les produits financiers attachés aux entreprises, et objets de spéculations). Mais, là encore, l'algébrisation naturelle à l'argent, – sa tension vers l'infini –, a pris le pas sur l'harmonisation universelle du droit. Les sociétés humanistes actuelles peinent à démêler les interactions contradictoires du politique et de l'économique, même si la création d'espaces politiques et économiques de plus en plus vastes (Etats-Unis, Russie, Europe, Chine, Inde, Brésil)<sup>6</sup> et de mieux en mieux unis semblent sinon faciliter les solutions, du moins diminuer les difficultés inhérentes aux conflits d'intérêt entre le politique et l'économique et, surtout, entre le politique et le financier, l'un titulaire de la souveraineté symbolique de la condition humaine, l'autre titulaire de la souveraineté symbolique de la nature des choses (la quantité). Le problème majeur auquel le monde « moderne » est confronté et qui n'a toujours pas trouvé sa solution, – mais y en a-t-il une et la loi du Nombre n'est-elle pas, en soi, impossible à s'autolimiter, même si la quantité est, par définition, finie ? –, c'est celui d'un Ordre économique et financier mondial accordé à un Ordre politique et idéologique mondial. Finalement, l'utopie.

5. L'Eglise orthodoxe, jusqu'à présent, alors même que le monde « moderne » en est à l'ère historique postérieure à la *chrétienté*, demeure, avec l'Eglise catholique, la dernière institution de la « civilisation occidentale » aujourd'hui mondialisée, à avoir maintenu, formellement, avec ses aspects juridiques mais aussi, potentiellement politiques, sociaux et économiques, une structure plus, – c'est le cléricalisme –, ou moins, – c'est le christianisme

---

<sup>5</sup> L'échec du communisme tient à son refus de considérer l'autonomie intrinsèque, voire l'indépendance du financier à l'égard de l'économique et du politique. Le conservatisme idéologique du communisme, qui a toujours fait passer l'Ordre politique avant toute autre chose, n'a pas pu résister au triomphe, dans les Etats modernes, de la nouvelle transcendance du financier.

<sup>6</sup> Le repli identitaire et protectionniste des Etats ou des Régions est une régression sans issue, dès lors que ce repli va à la recherche d'un Ordre aujourd'hui aboli, que la politique est incapable de restaurer et qui ne pourrait se faire qu'en contradiction avec les normes de l'économie, aujourd'hui définitivement mondialisées.

politique et social –, conforme au compromis historique ancien de la religion d'Etat, qui liait la nécessité spirituelle de la conscience intérieure aux nécessités extérieures d'un Ordre hiérarchique, de référence transcendante. Et l'on constate que divers mouvements ou régimes politiques d'aujourd'hui, nostalgiques de la primauté du politique, font alliance objective avec ces Eglises pour contrer la menace de la primauté de l'économique et du financier. Soucieuses de fidélité à leur histoire et à la symbolique royale, inscrite dans la dévolution messianique, ces Eglises, l'Orthodoxe plus encore que la Catholique, redoutent aussi, en concédant quelque part de souveraineté à l'économique, de dériver vers le protestantisme<sup>7</sup> et de voir s'effondrer, sous la loi du Nombre et le règne de la quantité, les piliers spirituels d'une transcendance spécifique, établie sur l'équilibre, métaphysiquement très instable<sup>8</sup>, du mystère de la divino-humanité d'un Christ Pantocrator mort sur la Croix.

6. La question se pose donc de savoir si l'Eglise orthodoxe est en mesure de survivre, telle qu'elle se présente encore assez largement aujourd'hui, nostalgique de la *chrétienté* ancienne. La vraie question est de savoir si l'Eglise orthodoxe est disposée à prendre, à nouveaux frais, une position qui lui permette, dans le monde irréversiblement « moderne », de revivre et de faire vivre l'incessante nouveauté de l'évangile du Christ, et comment y parvenir. La nature transcendante de ses références théologiques ne lui permet pas d'abandonner le principe d'ordre religieux, – monarchique et hiérarchique –, qui caractérise l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. Cependant, pour éviter les dérives cléricales, autoritaires et politiques, que comporte cette référence essentielle, il lui faut incarner, formellement et visiblement, la

---

<sup>7</sup> Ce n'est pas un hasard, – plusieurs études d'histoire économique l'ont montré –, si ce sont les sociétés protestantes qui, soucieuses de promotion du travail rentable, ont été déterminantes dans le triomphe de l'économique sur le politique. Ce sont d'ailleurs les Etats protestants qui sont les initiateurs de l'Etat-providence et qui sont à la pointe des avancées socio-économiques des Etats. Ces sociales-démocraties, après avoir réalisé la fusion du politique et de l'économique, sont allées jusqu'à la sujétion symbolique du politique à l'économique. C'est ainsi que, dans les Etats d'Europe du Nord, les représentants du pouvoir politique, très économes des symboliques de leur souveraineté, en sacrifient souvent les attributs à la souveraineté de l'économique : ils ont, comme le plus grand nombre, un salaire modéré, vont au bureau à vélo, voyagent en deuxième classe, paient leurs transports et leurs repas de leur poche, etc.

<sup>8</sup> L'incompatibilité théologique foncière entre le judaïsme et l'islam, d'une part, et le christianisme, d'autre part, et la simple énumération des hérésies christologiques montrent à suffisance combien le mystère chrétien n'est, ni essentiellement ni d'abord, du ressort de la spéculation métaphysique, même si les admirables constructions théologiques, trinitaire et christologique, élaborées par les Pères de l'Eglise ont donné à la théologie mystique chrétienne une élévation que peinent à atteindre les spéculations des autres religions et des sages les plus élevés.

pyramide inversée instaurée par la souveraineté du Christ, où la grandeur et l'autorité se mesurent à l'humilité personnelle et au service du prochain, donc de Dieu/de Dieu, donc du prochain<sup>9</sup>. Et, bien que les Etats modernes aient repris les missions de service du prochain à leur compte, dans le cadre de l'Ordre qu'ils maîtrisent, il faut évidemment que les chrétiens, individuellement et collectivement, continuent cette mission qu'ils n'ont cessé d'accomplir au cours de l'ère chrétienne, à savoir assumer, toujours avec générosité, la charge de la pauvreté et de la maladie. Dans un monde où la pauvreté et la maladie, – imputées à l'économique, c'est-à-dire à la nature des choses créées –, plus encore que la guerre, – imputable aux conflits de souveraineté politique –, sont devenues « démocratiquement » scandaleuses, l'Eglise, dans sa visibilité politique, c'est-à-dire l'Eglise hiérarchique, ne peut rester sans réaction. Sans préjudice de son action caritative traditionnelle, l'Eglise doit proposer d'introduire dans le monde « moderne » le dynamisme de son anthropologie de la personne, – divino-humaine –, et appuyer, à chaque fois, les mesures modernes qui vont dans ce sens, et alerter sur les mesures qui en dévient.

7. Il est cependant clair que, indépendamment de son ordre proprement religieux, intrinsèquement hiérarchique, mais en concordance explicite avec les contenus évangéliques qui ont conduit les chrétiens à prendre en compte les réalités économiques, l'Eglise doit, – les chrétiens personnellement et l'institution ecclésiastique collectivement –, montrer, en tout et pour tout, que la théologie chrétienne et l'évangile du Christ, équivalamment, sont habités par un propos qui concerne les transcendances conjointes que la modernité a fait émerger : la transcendance du pouvoir politique, universellement et démocratiquement partagé, sans exclusive<sup>10</sup>, et celle du pouvoir économique, théoriquement partageable, mais intrinsèquement soumis, par la nature mathématique de l'argent, aux tendances à l'infini de la finance, tendances naturellement exclusives de tout principe de partage<sup>11</sup>. Ce partage de l'Avoir entraîne, pareillement, le partage du bien-être et de sa condition première de possibilité, la santé, ce qui s'est traduit, dans le monde « moderne » par l'établissement de la sécurité sociale, par la promotion du progrès médical et par l'universelle accessibilité aux soins.

<sup>9</sup> Un des aspects les plus révolutionnaires du message et de l'exemple du Christ est d'avoir énoncé l'équivalence et la réciprocité absolue des deux commandements.

<sup>10</sup> C'est ce qui motive la nécessaire périodicité des élections.

<sup>11</sup> L'excès de richesse et de pouvoir financier, potentiellement infini, ne peut être endigué que par le pouvoir démocratique, – la loi du Nombre humanisée –, exercé en l'occurrence par le pouvoir politique, qui doit exiger une division de l'Avoir par le Nombre de personnes. C'est ce vers quoi tend, moyennant plusieurs modalités correctrices (compétences, mérites, responsabilités, indigences diverses), l'idéal de la sociale-démocratie moderne, héritier profane de l'idéal de fraternité inhérent au principe même de la communauté chrétienne.

8. L'Église, dans le monde occidental « moderne » du moins<sup>12</sup> et partiellement, se trouve donc, dans la situation que l'Épître de saint Jacques envisage *après* que les hommes ont obtenu le bien-être. Et cette situation est de nature à favoriser, aujourd'hui, plus encore et mieux sans doute que les situations d'Ancien régime de *chrétienté*, la perméabilité, voire la compréhension du message évangélique. Car l'économie est loin d'être ostracisée par les évangiles. L'économie, le commerce et la finance, tout comme l'action thérapeutique et les références médicales sont omniprésents dans l'œuvre du Christ, comme dans le discours que tiennent les évangiles et que les Pères ont tenu ensuite pour les faire connaître<sup>13</sup>. Dans le monde « moderne », qui s'emploie à arbitrer les équilibres fragiles que suscitent les contradictions entre, d'une part, la souveraineté du politique et du juridique, fondée sur l'anthropologie démocratique moderne, et, d'autre part, la souveraineté économique et financière, fondée sur la nature quantitative des choses créées, l'Église du Christ a un message à faire passer, un nouvel éthos à préconiser, fondé sur le partage sous tous rapports, un partage fondé objectivement, intimement et spirituellement sur la notion et la pratique de la communion. Le lien intrinsèque et immédiat de cette communion intégrale (dont la communion eucharistique est le point d'appui et de diffusion) et de l'anthropologie chrétienne doit être mis constamment et universellement en évidence, afin que l'humanisme démocratique moderne puisse, – ses structures, ses valeurs et ses références le montrent – en être touché, animé, pénétré jusqu'à en envisager les dimensions spirituelles. Stimuler et obtenir la divinisation de l'Homme par la puissance transfigurante de la divino-humanité du Fils de l'Homme, cela ne peut se faire à contre-courant des tendances du monde « moderne ». Au contraire, providentiellement, cela doit se faire dans l'accomplissement spirituel des évidences, des cohérences et des références qui sont présentes et prégnantes dans le monde d'aujourd'hui et qui régissent le message évangélique. Ainsi, pour que l'évangile soit entendu, le respect de la loi du Nombre et des valeurs démocratiques, la sobriété, la modération, le partage du bien-être économique doivent devenir une priorité individuelle des chrétiens et collective de l'institution ecclésiastique. L'organisation du partage du pouvoir politique et des richesses économiques doit se faire dans le cadre de préoccupations éthiques fondées sur les valeurs évangéliques, sources

<sup>12</sup> Il n'est que trop évident qu'une grande part de l'humanité nécessite encore et nécessitera toujours, indépendamment du progrès des États, – « Des pauvres, vous en aurez toujours » (Jean 12, 8) – l'assistance économique et de santé de l'institution ecclésiastique et de chaque chrétien.

<sup>13</sup> Sans parler des guérisons et des retours à la vie opérés par le Christ, on ne peut oublier que la métaphore médicale est, comme les références économiques, commerciales et financières, à la base de nombreuses paraboles et que le mot même de Rédemption signifie « rachat ».

premières de l'humanisme « moderne », qu'il faut faire remonter vers l'anthropologie chrétienne par la prédication, la discussion, le débat, l'exemple.

S'il faut, impérativement, partir, aujourd'hui plus que jamais, de l'anthropologie chrétienne, c'est parce qu'elle est le seul point de rencontre potentiellement universel entre les « hommes de bonne volonté », et parce que le christianisme est la seule « philosophie » à proposer une anthropologie fondée sur l'absolu de la personne, entendue non seulement du point de vue spirituel et psychologique, mais du point de vue social et politique. Reste, à l'horizon du règne de l'économie, la notion de bonheur et de bien-être, dont l'accomplissement de la personne est la clé, dans l'amour et le partage (valeurs de peu de poids dans un monde purement politique ou dans une religion essentiellement hiérarchique).

*Question : Discuter de la conscience orthodoxe est plus qu'intéressant, mais délicat face aux exigences de la pensée contemporaine aux yeux de laquelle les démarches spirituelle ou métaphysique ne sont plus une nécessité. Ne faudrait-il pas que les défenseurs des valeurs traditionnelles et surtout l'Eglise assument les nouveaux termes d'une vraie conscience chrétienne ? Croyez-vous que cela soit possible dans la situation morale de la société contemporaine ?*

Réponse :

La mise au point que je vous ai donnée pour commencer répond, en termes généraux, aux fondements de cette préoccupation. Si l'Orthodoxie, qui, malgré les pesanteurs de sa propre histoire, n'a rien abandonné de fondamental à l'essence du christianisme, a encore, comme toujours, un rôle à jouer dans les sociétés modernes, c'est d'abord en raison de son anthropologie, qui demeure, qu'on le veuille ou non, la matrice de l'anthropologie dominante défendue par le « monde occidental », quels que soient les renoncements, voire l'opposition que le monde moderne manifeste à l'égard de cet héritage. L'anthropologie philosophique du monde moderne parle volontiers de l'irréductibilité de la liberté individuelle, une irréductibilité directement héritée de l'irréductibilité et de l'absolu de la personne, que la théologie chrétienne a constamment, théoriquement et pratiquement soutenus. Je n'en tiens pour preuve que cet apophtegme du P. Sophrony, affirmant : « tout acte spirituel qui n'est pas libre est sans valeur ». La conscience moderne, qui a perdu le « lieu du cœur » et l'a remplacé par le « fonctionnement du cerveau » et qui a, parallèlement, remplacé la personne humaine faite à l'image et à la ressemblance de la personne divino-humaine du Christ, par l'individu façonné par le libre-arbitre subjectif, demeure imbue de cette liberté qui, dans cette mutation, a seulement perdu, sinon quitté, la sphère spirituelle, celle où la métaphysique



trouve son point d'appui dans la rationalité, celle où se produit, parallèlement, l'appel à la théologie.

L'Orthodoxie doit donc mettre, aujourd'hui, son anthropologie au premier plan, car elle permet de questionner les fondements de l'individualisme libertaire et d'entretenir, avec les hommes de bonne volonté, un débat qui puisse faire sortir le monde moderne de sa résignation au relatif et au fonctionnel et, ainsi, à mettre en cause sa soumission aux cycles de mort qui régissent la Nature.

*Question : En Europe, et pas seulement dans la sphère politique où la question des « racines chrétiennes de l'Europe » fait problème, les « idées chrétiennes » et la manière chrétienne de vivre et d'aborder la vie font l'objet d'un rejet, voire d'une répulsion, proches parfois de l'ostracisme, comme s'il y avait incompatibilité radicale entre les évidences moyennes de la conscience contemporaine et les valeurs pratiquées par les chrétiens. A quoi attribuer ce conflit ?*

Réponse :

Il ne fait pas de doute, à mes yeux, que ce qui crée ce conflit, voire cette hostilité déclarée, réside dans le refus ou l'ignorance, implicite ou explicite, de la divino-humanité du Christ. Ce refus est explicite aussi bien chez les tenants d'un athéisme militant que chez les partisans du radicalisme religieux (où Dieu est Dieu et l'homme, homme), notamment dans ses dérives violentes et fanatiques. Ce conflit, aigu dans certaines de ses manifestations et terrible parfois dans ses conséquences, est cependant le plus souvent implicite, recouvert dans les sociétés du bien-être par une lourde chape d'ignorance et d'indifférence. Ce qui gêne et offusque dans le Christ, ce ne sont pas les préceptes vertueux et humanitaires dont son action et son enseignement témoignent. Bien au contraire, ils sont, assez souvent, considérés comme s'emboîtant objectivement dans les principes de la solidarité, naturelle au genre humain et, potentiellement, à toute espèce animale évoluée. Ce qui irrite jusqu'à la détestation, c'est l'Espérance de la Résurrection que le Christ porte, c'est la foi dans la Résurrection qu'il entraîne, la foi en une vie qui, loin de se résorber dans les cycles de mort de la Nature, s'en échappe, leur échappe, en délivre, absolument, en même temps, donc, qu'elle délivre des limites de l'identité individuelle en ouvrant à l'infini divino-humain la destinée de chacun. En effet, dépasser les limites de l'individualité, c'est exiger de chacun qu'il se dépasse, dès ici, dès maintenant, et franchisse les horizons de l'histoire et du monde où il est situé. Cette nécessité du dépassement, cet accès à la mutation ontologique où l'amour de Dieu et du prochain opère le changement, ne correspond nullement à la définition du bonheur et du bien-être tels qu'ils sont attendus par la vie biologique où entend camper la conscience moyenne de l'humanisme démocratique, résignée à la mort. Quoi qu'il en soit, il est important que la

générosité, le dévouement, le désintéressement, la solidarité soient non seulement pratiqués par les chrétiens, mais accordés, autant que possible, aux partenariats de la société civile, qui mettent en avant les mêmes vertus de sacrifice. Du sacrifice humanitaire au sacrifice de charité, au sens chrétien du terme, la contamination, voire le passage, qui s'opère par l'expérience de la coopération, se fait par le témoignage. A défaut du message évangélique accompli, le message angélique de « paix aux hommes de bonne volonté » trouve là un point d'appui salutaire. Souvent aussi s'éprouve là, concrètement, le renoncement à l'hédonisme de l'immédiat.

*Question : La dimension philosophique de la spiritualité orthodoxe ne devrait-elle pas trouver, aujourd'hui, un nouveau registre d'expression, un nouveau mode de traduction, adapté aux évidences, aux cohérences et aux références de l'esprit moderne ? Il semble en effet que l'essentiel de l'évangile du Christ, en l'occurrence ce qui concerne sa personne et, à partir d'elle, l'anthropologie chrétienne ait quelque difficulté à entrer en dialogue direct avec ce qui préoccupe et mobilise la conscience contemporaine.*

Réponse :

C'est clair, évidemment. Mais, pour cela, il faut non seulement que l'Eglise soit à l'écoute de ce que le monde moderne entend, mais qu'elle renonce à ce qui, en elle, appartient aux régimes abolis de sa situation dans le monde. Et cela passe, sur le plan intellectuel, par un renouvellement du mode de proposition des vérités chrétiennes. Il faut partir de l'anthropologie, j'y reviens, et de ce qu'elle implique dans les domaines de l'économie et du droit, en particulier tout ce qui relève de la justice économique et sociale et de la maîtrise de la finance. Cela implique, certes, une réelle connaissance de ces matières, mais surtout un travail d'appropriation des enjeux anthropologiques et sociétaux qui s'y élaborent, et un éclairage adéquatement chrétien du jeu que les puissances de toute espèce y jouent. Il faut que les chrétiens, pour le monde moderne, arrivent à formuler et à actualiser, – et l'Eglise institutionnelle doit favoriser la diffusion de ces nouvelles formulations et la mise en œuvre de ces nouvelles pratiques –, les ressources de son anthropologie révolutionnaire. Il leur faut construire un discours, une pratique et une action missionnaires qui puissent toucher le cœur et l'esprit des hommes de bonne volonté, dont beaucoup sont lassés, déçus, désespérés du sans issue et du sans horizon où les maintiennent asservis l'hédonisme, le relativisme, le fonctionnalisme et le cynisme de l'« idéal » consumériste.

*Question : Être chrétien orthodoxe pourrait donc signifier demeurer dans la joie du « royaume de l'enfance ». A l'inverse, ce qu'on appelle de nos jours le « pragmatisme » considère avec ironie tout comportement moral, quelles qu'en soient les références. Amoral, ce type de comportement est sans bagages, sans tenants ni aboutissants. Vivre en chrétien*

*orthodoxe et propager les valeurs chrétiennes, serait-ce donc une autre nouvelle manière de « vivre dangereusement », ce qui est, aussi, la nouvelle manière de vivre dans la nouvelle société ?*

Réponse : Cette manière chrétienne de « vivre dangereusement » en privilégiant l'« esprit d'enfance » présente, en effet, plus d'une analogie avec la nouvelle manière, assez nietzschéenne, de vivre dans le monde d'aujourd'hui. Pour se sentir doté de toutes les libertés, l'homme « pragmatique » n'a pas besoin de plus que de se sentir parfaitement soi, « bien dans son corps et bien dans sa tête », « en pleine forme », dans le parfait accomplissement des possibilités de son individualité, limitée certes, mais maximisée<sup>14</sup> par tous les moyens. La différence, radicale, entre ces deux manières, tient, précisément, à la définition de soi. Du côté chrétien, c'est la *personne*, être en relation ontologique et spirituelle avec les autres ; du côté du pragmatisme opportuniste, c'est l'individu, être en relations biologiques, nécessairement inégalitaires et égotistes (« seul » est le mot clé de l'individu)<sup>15</sup>. On le voit bien, par exemple, dans la manière dont les couples sont vécus. Dans le mariage chrétien consciemment assumé, la communion et l'union se fondent sur une alliance spirituelle de fondement ontologique, et, au surplus, biologique, psychologique, économique et social, alors que les seuls fondements individuels peinent à résister aux vicissitudes et aux fluctuations multiples qui sont propres aux circonstances de la vie.

*Question : La conscience des gens, aujourd'hui, ne me semble, assez souvent, ni suffisamment alertée, ni suffisamment avertie de ce que signifient, pour la condition humaine, ce que j'appellerais les « trous de l'histoire », par exemple l'Holocauste ou le Goulag. Or, ces réalités interrogent clairement l'anthropologie, jusque dans ses racines. Les Orthodoxes ne devraient-ils pas creuser davantage ces questions et en faire connaître les implications, ce qui ne saurait manquer d'interpeller la conscience morale, en général, et d'ébranler, peut-être, les indécentes sérénités du « pragmatisme » ?*

Réponse :

Comme les quelques propositions initiales que j'ai données le laissent entendre, les Orthodoxes doivent agir et réagir positivement, à chaque fois

---

<sup>14</sup> Le succès de tout ce qu'on appelle, – abusivement si on prend en considération l'acception chrétienne de la personne –, le « développement personnel » n'est que la manière de préconiser cet accomplissement de soi par soi et, le plus souvent (les individus nietzschéens étant rares et rarement endurants jusqu'à la mort, si ce n'est le suicide), de donner à croire que l'on peut combler les abîmes du vide de soi, en soi, par soi et pour soi, vide que toute individualité, par définition vouée à la mort, comporte.

<sup>15</sup> « Seul » est aussi le mot clé de nos sociétés de la communication universelle, une communication sans autre conscience ni intention de communion que de partager l'avoir, en désespérance absolue, par impossible, de partager l'être.

que la conscience de l'humanisme démocratique se trouve d'accord avec tel ou tel aspect de l'anthropologie chrétienne, quelles que soient les divergences d'origine ou de finalité qu'impliqueraient apparemment ces moments de compatibilité. Selon le conseil évangélique, il faut faire cent ou deux cents pas avec qui le propose, non certes en cachant ou en déguisant ce qui sépare, mais en acceptant ce qui unit. Certes aussi, il ne s'agit pas de « prendre tous les trains en marche » ni de dénaturer ce qui fait la spécificité chrétienne, mais de faire valoir ce qui rassemble et de faire découvrir ce qui, au-delà du commun, peut susciter l'approfondissement des engagements. Cette démarche d'ouverture, cette reconnaissance de la « bonne volonté » de l'autre est, en effet, de nature à produire des fruits, car signifier le consensus, même limité, vaut mieux que de s'enfermer dans l'intransigence des principes et de constater les incompatibilités qu'elle provoque. C'est évidemment à propos des « trous de l'histoire » que la concertation et le dialogue de tous avec tous doit se faire et se faire encore. Ces grands retours de la conscience universelle sur elle-même, cette conversion permanente des esprits et des consciences est, évidemment, nécessaire non seulement parce qu'elle est de nature à éviter la répétition des horreurs où l'humanité s'est engouffrée, mais parce qu'elle sonne, contre le « pragmatisme » amoral, individuel et collectif, comme l'alarme d'une mise en garde et qu'elle leur donne publiquement, universellement, une des meilleures leçons d'humanité qu'on puisse attendre.